

L3 Philosophie générale : « La nature dans l'histoire »

Première partie : Vie et mort de la nature

II. Nature vivante ou nature morte ? Aristote et Descartes

Aristote, *Physique*, Livre II, Chap. 1, 192b

Parmi les êtres, les uns existent par nature, les autres en vertu d'autres causes. Ceux qu'on déclare exister par nature, ce sont les animaux et leurs parties, les plantes et les corps simples, tels que la terre, le feu, l'eau et l'air. Or, tous les êtres dont nous venons de parler présentent une différence manifeste avec ceux qui n'existent point par nature : chacun des premiers, en effet, a en soi-même un principe de mouvement et de fixité, les uns quant au lieu, les autres quant à l'accroissement et au décroissement, d'autres quant à l'altération.

Au contraire un lit, un manteau et tout autre objet de cette espèce, en tant que chacun mérite son nom et dans la mesure où il est un produit de l'art, sont dépourvus de toute tendance naturelle au changement ; s'ils en ont une, c'est en tant qu'ils offrent cet accident d'être en pierre, en terre ou en quelque mixte et sous ce rapport seulement ; car la nature est un principe et une cause de mouvement et de repos pour la chose en quoi elle réside immédiatement et à titre d'attribut essentiel et non pas accidentel de cette chose.

Je dis à titre d'attribut non accidentel parce qu'il pourrait arriver qu'un homme, étant médecin, fût lui-même la cause de sa propre santé ; et cependant ce n'est pas en tant que recevant la guérison qu'il possède l'art médical ; mais, par accident, le même homme est un médecin et le sujet d'une guérison : aussi ces deux qualités se séparent-elles l'une de l'autre. Même observation relativement à toutes les autres choses artificielles : aucune n'a vraiment en elle-même le principe de sa production, les unes l'ont en d'autres choses et hors d'elles, tels une maison et tout objet fait par l'homme ; les autres l'ont bien en elles-mêmes, mais ce n'est pas par essence, savoir toutes celles qui peuvent être par accident causes d'elles-mêmes.

La nature est donc ce que nous avons dit. Par conséquent ont une nature toutes les choses qui possèdent un tel principe. Or toutes ces choses sont des substances : en effet, ce sont des sujets, et la nature réside toujours dans un sujet. Sont choses conformes à la nature et toutes ces substances et tous leurs attributs essentiels, par exemple pour le feu, la translation vers le haut ; car ce n'est pas là une nature ni une chose qui ait une nature, mais c'est quelque chose qui arrive par nature et conformément à la nature.

R. Descartes, *Traité du monde*, chap. VII.

Par la nature, je n'entends point ici quelque déesse ou quelque autre sorte de puissance imaginaire. Je me sers de ce mot pour signifier la matière même, en tant que je la considère avec toutes ses qualités comprises toutes ensemble, et sous cette condition que Dieu continue de la conserver en la même façon qu'il l'a créée ; car, de cela seul qu'il continue ainsi de la conserver, il suit de nécessité qu'il doit y avoir plusieurs changements en ses parties, lesquels ne pouvant, ce me semble, être proprement attribués à l'action de Dieu, je les attribue à la nature ; et les règles suivant lesquelles se font ces changements, je les nomme les lois de la nature. [...]

La première de ces lois est que chaque partie de la matière en particulier continue toujours d'être en un même état pendant que la rencontre des autres ne la contraint point de le changer : c'est-à-dire que, si elle a quelque grosseur, elle ne deviendra jamais plus petite, sinon que les autres la divisent ; si elle est ronde ou carrée, elle ne changera jamais cette figure sans que les autres l'y contraignent ; si elle est arrêtée en quelque lieu, elle n'en partira jamais que les autres ne l'en chassent ; et si elle a une fois commencé à se mouvoir, elle continuera toujours avec une égale force jusqu'à ce que les autres l'arrêtent ou la retardent. [...]

Ce n'est certes pas en ce sens que les philosophes parlent du mouvement, mais ils avouent eux-mêmes que la nature du leur est fort peu connue ; et, pour la rendre en quelque façon intelligible, ils ne l'ont encore su expliquer plus clairement qu'en ces termes, *motusestactus entis in potentia prout inpotentia est*, lesquels sont pour moi si obscurs, que je suis contraint de les laisser ici en leur langue, parce que je ne les saurais interpréter (et en effet ces mots, le mouvement est l'acte d'un être en puissance, en tant qu'il est en puissance, ne sont pas plus clairs pour être français). Mais, au contraire, la nature du mouvement duquel j'entends ici parler est si facile à connaître, que les géomètres mêmes, qui, entre tous les hommes, se sont le plus étudiés à concevoir bien distinctement les choses qu'ils ont considérées, l'ont jugée plus simple et plus intelligible que celle de leurs superficies et de leurs lignes, ainsi qu'il paraît en ce qu'ils ont expliqué la ligne par le mouvement d'un point, et la superficie par celui d'une ligne.[...]

Enfin, le mouvement dont parlent les philosophes est d'une nature si étrange, qu'au lieu que toutes les autres choses ont pour fin leur perfection, et ne tâchent qu'à se conserver, il n'a point d'autre fin ni d'autre but que le repos, et, contre toutes les lois de la nature, il tâche soi-même à se détruire ; mais, au contraire, celui que je suppose suit les mêmes lois de la nature que font généralement toutes les dispositions et toutes les qualités qui se trouvent en la matière.